

Charles-François Landry

Suzan

Roman

{suite à *La Devinaize*}



Cet emblème représentait la devise de C.-F. Landry



camPoche

Suzan
{suite à *La Devinaize*}
a paru en édition originale
chez Flammarion,
à Paris, en 1955

L'édition de référence, pour cet ouvrage,
a paru aux Éditions Rencontre, à Lausanne,
entre 1969 et 1970

Suzan,
{suite à *La Devinaize*},
trois cent trente-septième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le soixante et onzième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Philippe Landry,
de Betty Serman et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-339-0
Tous droits réservés
© 2013 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

*À Louis Gallandat,
médecin merveilleux, qui aime
encore les histoires, et à sa femme,
avec mon amitié.*

C.-F. L.

I

PAR où commencer ? Depuis la catastrophe, il me semble que je converse sans arrêt avec une part de moi qui m'était inconnue et qui se montre sans pitié. Qui veut « savoir ». Qui inlassablement reprend le fil, dès que je le perds. Si les interrogatoires de police ont cette insistance, je plains les criminels. Comment ne pas avouer aussitôt ? Lever les mains ? Crier « Je me rends » ?

Pour moi, chaque heure est terrible. Parce que je ne comprends pas encore ce que l'on me demande d'avouer. Si je savais ce que mon juge intérieur exige de moi, depuis longtemps je lui aurais cédé. De quoi dois-je parler ? De mon mariage ? Il est sans histoire. De mon enfance ? Je n'en garde aucun souvenir. Quel mal ai-je fait ? Pourquoi étais-je guettée dans l'ombre ? Comment vais-je poursuivre ma route ? Quand je veux nommer cet accident terrible, cet effondrement de ma vie entière, je suis sans mots.

Explique-t-on un accident ? Une fraction de seconde plus tôt, une voiture roulait, un moteur ronronnait, la route était une route. Je n'ai jamais eu d'accident, et cependant j'imagine qu'un instant plus tard on découvre avec surprise dans un fouillis de tôle un pantin, de la taille d'un être humain, et qui est survenu de la planète la plus lointaine. Les

morts sont toujours des inconnus. Ils ne ressemblent à rien qu'à des morts. Mais je croyais, j'espérais *vraiment* que l'on pouvait vivre avec les vivants. Je viens de passer plus de vingt années aux côtés d'un être. Je crus que je le connaissais. Il m'est étranger comme tout ce qui vit, car la vie c'est ce qui échappe.

Bien sûr, je me sens maladroite. Je n'ai aucune habitude d'écrire sinon des lettres. Ce cahier sera comme une longue lettre que je vais tenter d'écrire à ce juge qui est en moi et qui ne se lasse pas de m'interroger jour et nuit, depuis une semaine que tout s'est découvert.

J'ai retrouvé un papier, en cherchant d'autres choses. J'avais noté, en lisant *Claire* de Jacques Chardonne, une phrase qui m'avait plongée et qui me plonge encore dans l'étonnement le plus profond : *Je voudrais montrer – disait-il – le bonheur qu'une femme peut donner à un homme, le seul bonheur qui soit au monde. Il me semble que je ne saurais pas décrire autre chose.* Aujourd'hui, je voudrais raconter le bonheur que me donna un homme ; mais déjà je ne saurais dire *le seul bonheur qui soit au monde*, quand, dès toujours, j'ai perçu mille riens comme des bonheurs : la couleur du jour, le bruit de la pluie, l'odeur de l'herbe ou le pressentiment d'un orage.

Un homme a écrit cette phrase. Il y a donc des hommes pour qui la femme est le plus grand des bonheurs ? Hadrien en est-il ? Aurait-il été plus heureux avec une autre femme ? Suis-je fautive ? Et moi, ailleurs, aurais-je été aimée comme une idole ? Je me sentirais mal dans un rôle aussi grand. J'aime le cours des jours et j'ai toujours détesté parler. Il me

semblait que tout aurait dû aller de soi. Longtemps, dans ce pays qui n'est pas le mien, les difficultés de langue m'ont permis de me taire et aussi de ne pas écouter. Je n'en vivais pas moins ; mais je n'échangeais rien.

Pour moi qui ne suis pas auteur, et qui suis femme, je voudrais montrer, tout au rebours du romancier, tous ces inquiets bonheurs dont nous ne savons jamais si leur somme est un désastre ; je voudrais montrer que nous allons, comme des insectes et comme des astres, dans une ronde où les figures nous échappent, obéissant à des lois tout en les ignorant, et que « malgré » cela, justement, nous aurons connu la joie boiteuse, l'allégresse dérisoire et ces gonflements du cœur fou de vie qui nous noyaient presque intérieurement. Je voudrais (mais je sais que je ne saurai pas)... montrer ce mélange d'absence et de présence, cet entrelacs de pluie et de gros soleil qui fait de nos années les plus belles un mai, un juin, qui ne reviendront pas.

Et puis, enfin, je voudrais montrer Hadrien, cet inconnu, mon compagnon de voyage, que j'ai dû aimer malgré lui, et qui s'entendait comme aucun à s'amasser un lit d'épines pour mieux se souvenir que les regains sont doux. Car la plus étrange part de mon histoire, c'est bien cet Hadrien presque incohérent mais si logique toutefois dans sa démarche oblique, et dont l'aventure, plus que mille romans, aura rempli ma vie. J'ai toujours oscillé, croyant devoir le plaindre alors qu'il retrouvait son équilibre, puis croyant devoir l'aider quand il était sans besoin, l'aimant démuné et le haïssant parfois

lorsqu'il marchait comme un dindon de guerre dans sa cour.

Que savons-nous des autres et de nous-mêmes ?

Savais-je pourquoi, deux ans après avoir quitté et l'enfance et la vieille maison de mon adolescence, je désirais revoir la façade paisible de La Devinaize ?

Quand les événements nous accablent avec trop de rigueur, nous retournons d'instinct vers ces époques hybrides où la vie, ne nous donnant rien d'important, nous distribuait cependant ses gâteries les plus fades. Lassée de deuils, je voulais réentendre le bruit de mes pas dans l'escalier de La Devinaize. D'autres jeunes filles riraient comme j'avais ri, dans ce pensionnat où je m'étais plainte de n'entendre que les cris des corbeaux pendant des jours et le rire du hibou dans les nuits. Mon oreille retrouverait avec bonheur ce froissement des sables sous les pas. Enfin, pour tout dire, à la veille de vivre, je me croyais vieille, pour avoir vu mourir mon père, la fortune nous quitter avec le titre, et ma mère ne reprendre goût à la vie que pour jouer. Elle tenait les cartes dès trois heures et jusqu'à minuit, avec une couverture sur les genoux.

Je me croyais parvenue au bout de la vie, et très sincèrement j'employais mon petit pécule à revenir sur le continent. J'étais faussement dolente, comme tous ceux qui attendent sans trop savoir quoi. Je n'avais pas prévenu la directrice. À quoi bon ! Ces gens-là sont pour jamais en place, comme les fontaines. Mais je m'étais préparée longuement à supporter le pain qu'elle m'offrirait, qui aurait goût de toile, et le thé qui aurait goût d'étude. Je comptais

qu'elle me logerait, non sans montrer ce rien de réprobation qu'elle avait toujours réservé à qui n'appartenait pas – ou plus – à son institution.

J'étais prête à tout, quand je gravis le roide chemin, heureusement très court. Le silence même ne me surprit pas : les pensionnaires seraient à la promenade. Je les imaginai au long de ces chemins sableux dont les bas-côtés sont toujours assez frais pour que des limaces s'y avancent. Les herbes étaient hautes. C'était le temps de mai qui, dans ce pays, rend l'herbe si drue qu'elle pousse comme un second étage de tiges par-dessus le premier, et tout un fou couronnement d'ombelles blanches encore au-dessus. Je me souvins d'avoir autrefois mouillé lourdement le bas de ma jupe à ces herbes, dans un beau matin de soleil.

Une femme inconnue me regarda, au seuil de la ferme. Il y avait là plus d'ordre qu'autrefois. Je gravis l'escalier à double rampe. Je tirai l'anneau de cuivre blanc et, dans l'instant que j'entendis la cloche, je redevins l'enfant craintive, *l'interne*, celle qui n'ose se détourner, qui fixe le bois d'une porte dans l'éventualité toujours possible que ce soit M^{me} la directrice en personne qui vienne ouvrir.

L'homme jeune qui m'ouvrit...

Je sais que je dis très mal. Je devrais faire des phrases. Mais comment veut-on que je revoie avec dépouillement (le dépouillement de la première minute) celui qui ne m'a plus quittée ?

On ouvre une porte. Dans l'embrasure se tient votre destin. Les articulations de la vie sont si simples que nous ne parvenons pas à les expliquer. Il

nous faut des mots, encore des mots, des phrases logiques, et qui ne sont pas à la ressemblance de ce que fut la vie.

Je sais encore, après tant d'années, que je sentis mes joues brûler, et mon ventre devenir de glace. Il me parut que j'étais nue, comme dans ces rêves où l'on marche en chemise par les rues, et sans pouvoir courir.

Mais par-dessus tout, la liberté nouvelle et instantanée de mon esprit (pendant que mon corps m'était une prison) me faisait voir, en face de moi, plutôt qu'un homme, plutôt qu'un ami qu'on retrouve... une âme. Comme si nous pouvions jamais voir une âme ! Ce que je dis n'a point de sens. Et cependant, à travers une vie entière j'ai retrouvé, à chaque fois qu'il le fallut, ce sentiment de percevoir, d'avoir perçu, d'avoir percé... ce sentiment affreux et royal d'avoir eu par surprise devant moi une âme qui *appelait*.

Et puis, un lent, un discret sourire se forma, pour effacer l'image trop intime. Ce fut comme on peut voir ces cercles d'eau qui jouent là où fut jetée une pierre. L'autre homme que j'allais connaître prit place au premier plan. C'était celui que j'ai tant et si facilement aimé dans la suite, l'homme au grand pas, l'homme aux épaules un peu voûtées, qui penche volontiers la tête, regarde au sol comme on regarde au loin, sourit d'une joue, paraît s'amuser, savoir, ne rien vouloir dire, et arriver d'un monde ancien comme la patine des peintures.

Tout cela, en vingt secondes. Mais le temps est-il jamais une mesure !

Je repris pied. J'interrogeai. Je demandai la directrice. Nos habitudes sont si fortes que la voix même ne trahit plus notre trouble. Hadrien m'a dit, plus tard, bien plus tard, dans ce temps où l'on cherche des braises rondes sous les cendres, qu'il avait senti ma voix l'atteindre, aussi nette qu'une hache. Peut-être me défendais-je. On n'accepte pas d'un seul coup son destin. Les hommes voudraient que nous les aimions avec élan, mais ils nous perturbent, et nous n'avons pas de goût pour le désordre, fût-il le nôtre.

Ce garçon m'expliqua cent choses, mille choses, à quoi je n'entendais rien.

Je me demandais seulement pourquoi cet inconnu parlait, parlait, parlait, fier sans raison, illuminé comme un prédicant du dimanche après-midi dans un parc. Brusquement, contre cette éloquence, je m'obstinais à penser aux choses les plus simples : j'eusse désiré une chaise, et qu'on me fît entrer. Ah, si jamais je m'asseyais, je boirais du thé avec délices. J'étais brusquement rompue, comme d'une marche en montagne. Demanderais-je du citron ou du lait ? Le citron me faisait envie, parce qu'il embellirait ma soif ; mais le lait me rendrait petite fille. Je sentais mon corps lourd à mes jambes. Sûrement, dans cette maison, il y avait encore des fauteuils. Un fauteuil pour la pauvre Suzan, venue de si loin, et si violemment déçue !

Ce fauteuil tant désiré me rendit au réel : comment ce garçon que certes je reconnaissais bien, qui m'avait prise avec lui dans un bateau plat, qui avait une épicerie dans Vigneules, comment ce garçon était-il devenu le portier de mon pensionnat ?

Était-ce la place décente d'un jeune homme ? Je me souvins des filles que nous étions, cruelles et rieuses. Et romanesques aussi !

Je lui posai une question. Il en eut le menton qui tomba. Depuis plus de cinq minutes, *il m'expliquait sa vie*. Je n'avais pas entendu un seul mot.

Il se fâcha, comme il saurait le faire plus tard : on ne devinait pas aussitôt sa colère. C'était comme un redoublement de politesse, mais la voix prenait alors des inflexions doucereuses.

Ce jour-là il m'invitait à entrer à *me rendre compte*... De ma vie je n'ai vu fou plus fou.

J'ai entendu comme autrefois mon pas sonner dans le corridor. Je suis entrée dans le bureau directorial. C'était maintenant une sorte d'atelier-salon. Je me pris à aimer aussitôt cette atmosphère, sans comprendre d'où me venait cette sorte d'apaisement. Le jeune homme avait disparu, qui revint bientôt avec une théière, un plateau.

Je crois qu'à la nuit tombante j'étais toujours dans mon fauteuil.

Nous ne disions plus grand-chose. J'étais engourdie. À deux ou trois occasions, j'avais répondu à mon esprit alerté : « Ne pense pas, ne pense pas », comme j'eusse, dans une entreprise hasardeuse, rassuré un compagnon plus jeune dont j'aurais eu la garde et la charge. Je voulais me laisser vivre.

Si je disais pourquoi, tout serait faux. Je n'ai su reconnaître ce climat que bien plus tard. Même, il m'aura fallu notre seconde maison pour que j'en prenne conscience. Ce que les êtres nous disent les trahit souvent. Passé l'enfance, nous n'avons plus

confiance dans les mots; ils se laissent travestir, grouper. Les mots sont au cœur ce que l'argent est à la vie: si nécessaire, l'argent sert à tout, paie le pain, mais paie aussi la trahison. L'argent achète tout, même les consciences. Les mots aussi achètent tout. Tandis qu'il est un autre langage, inconscient, profondément inconscient, et c'est notre sauvegarde: il s'exprime dans les tapis, les meubles, la couleur d'une chambre, la disposition des bûches d'un feu. Le secret d'une âme c'est une manière de tenir sa tasse, une manière de boire, une manière d'avoir bu.

Je pense que j'avais aimé, et aussitôt que j'étais entrée, cette chambre devenue chaude depuis qu'elle n'était plus le bureau de la directrice. Pas une seconde je ne parvins à revoir clairement le visage de cette femme. C'était ici que cependant je l'avais vue. C'était la même fenêtre, encadrant le même visage... Mais non: d'autres rideaux, une autre chambre faisaient le dehors autre.

Un pas vif et léger, une porte poussée:

— Ah, tu es là, Hadrien...

Une petite dame frileuse, en noir, inquiète, demeurait debout dans la chambre. Je m'étais levée. Il me dit: « C'est maman » – et marchant à sa mère, très grand, voûté de gêne, il lui expliquait: « C'est Suzan (il prononçait comme il le fit toujours ensuite Suzan, comme on dit Nogent). » Et j'éprouvais une fois encore la sensation d'être nue. Pourquoi me nommait-il par mon prénom. Ne pouvait-il dire miss Beharough, comme tout le monde? Il me sourit: « Je ne me souviens pas de votre nom... c'est vous qui deviez m'écrire. »

— Tout ceci est bien joli, dit la petite dame d'une voix surprenante... mais je n'ai rien pour vous faire manger, moi.

— J'ai prévenu Martha, dit-il avec une pointe de dureté...

— C'est bien ! Fais comme tu le voudras, dit la petite dame, et déjà elle était partie.

Je l'entendis au-dessus de nous. Je protestai qu'il se faisait tard. Il me prit les mains :

— Êtes-vous attendue ? Non. Vous êtes seule, comme je suis seul. Où irez-vous ? (je dis que j'avais une chambre à l'Hôtel d'Angleterre, à Nozières)... Le dernier tram, car vous êtes arrivée, je pense – il regardait mes souliers – à pied de Boissières, par Vigneules, le dernier tram est parti. Mais si vous voulez absolument vous enfuir, je vous dirai ce que vous pouvez faire : marchez par la route des étangs ! vous vous en souvenez, et prenez le chemin de fer, à la halte... je saurai même l'heure de votre train, si je retrouve un horaire dans tous mes papiers.

Il a lâché mes mains. Elles sont tombées au long de moi. J'étais debout, depuis la venue de la petite dame. Comme à l'arrivée (deux heures ou mille ans plus tôt) je me sentais horriblement lasse. Il a marché, il s'est éloigné, allant à un bureau Empire. Et j'aurais voulu lui crier : « Retournez-vous vite, qu'encore je vous voie. Vous avez un dos malheureux, et moi j'ai froid. Tant que nous nous sommes fait face, je fus bien. Re commençons. » Ces choses ne se disent jamais. C'est très regrettable, je pense. Ces confidences nous feraient connaître nos vrais besoins.

Il cherchait un petit horaire, un horaire que j'aurais à voir ensuite durant tant d'années. Il ne le trouvait pas. Et moi je ne voulais plus partir. Je voyais ce dos malheureux. Je me disais que, dussé-je user toutes mes forces, j'arriverais à rendre ce dos heureux. Je savais comment il serait. Dans notre parc, j'avais vu rire de grands arbres. Il faut y être très attentif, et que ces arbres-là vous connaissent bien; quand ils connaissent vos pensées les plus secrètes, s'ils vous ont adoptée, ils rient lentement. Non pas à vous, mais entre eux. Les arbres d'une allée conversent. L'un est exclu du jeu. On le reconnaît à cela que son tronc noircit brusquement comme un visage s'assombrirait...

— Je ne trouve pas cet horaire, dit Hadrien. Soyez gentille, *soupez* ici (il disait *souper*, et bientôt je dirais comme lui pour le repas du soir; ces anciennes provinces ont conservé le plus beau langage; naturellement aussi, elles en marquent aujourd'hui de la honte croyant encore au prestige évanoui de Paris).

— Je meurs de faim, dis-je. Quand j'aurai mangé, je me sentirai plus de courage pour faire la route...

— À pied, vous n'y songeriez pas.

— Vous attellerez...

— Non, Suzan, me dit-il... je n'attellerai pas. Non que je ne veuille pas vous rendre ce service mais je veux vous garder. Je vous ferai une chambre, à votre fantaisie dans la chambre que vous choisirez... Je veux vous retrouver demain matin, et poursuivre cette conversation.

— Mais nous n'avons rien dit.

— J'aime que nous ne disions rien. C'est cela, parler. Et nous continuerons à ne rien dire après-demain, puis encore. Et encore !

Je me souviens que je l'arrêtai, de la main :

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ? Au début de l'après-midi vous ne me connaissiez pas.

Il eut un visage extrêmement doux, mais qui me rendit honteuse :

— Vous savez très bien, Suzan, que vous m'aviez promis de m'écrire. Depuis que je suis ici, j'attends, j'attends. Vous ne savez donc pas ce que c'est : *attendre*. Venez...

Il sortit. Le soir sentait les herbes et le fumier. Une amère odeur d'écorce. Il y avait de quoi devenir folle : on eût dit une vendange de sève, un monstrueux pressoir de germes, de tiges écrasées, macérées dans des marais. L'odeur de ce pays quand il s'éveille ; violente, et bien plus qu'animale, végétale. On parle toujours des amours chez les bêtes ; l'amour des herbes, l'amour des arbres est beaucoup plus terrible : c'est l'aurore du monde qui recommence.

Hadrien m'avait pris la main et me tirait, comme font les enfants. Je butai à des pierres nouvelles comme à des racines. Nous avons dépassé l'angle de la maison, et là, d'un coup, l'air, un air de vent, d'éternel petit vent nous accueillit. Je retrouvai mon ancienne angoisse de très jeune fille. Il y a dans des pays sorciers des vents complices : la jeunesse, le désarroi de la jeunesse, c'est donc aussi matériel qu'un pâturage ? Ce désir de pleurer, ce cœur trop gros, ce besoin d'être, cette peur d'être : tout était là.

— Là, là me dit-il... et il me montrait le sol du doigt.

— Là. Chaque soir, oui, soir après soir, ici, j'ai attendu. Je pourrais vous dire les plus subtiles différences, de soir en soir, quand la saison descend. On croit que c'est triste: non. Cela va vers la paix. Tandis que vous attendre, et encore vous attendre, quand le printemps commençait avec sa grande voix d'océan... Et vous voulez que je vous laisse partir?

Il rit. On entendit une grêle clochette.

— Martha vient de sonner. Le souper nous attend.

Nous sommes revenus dans la grande maison.

Une pièce où je n'étais jamais entrée, qui était autrefois l'économat, je crois, était éclairée. Un feu de bûches (car les soirs ici sont froids), une table de trois couverts. Je m'approchai du feu.

— Inutile d'attendre. Maman ne viendra pas, dit-il, je la connais.

À nouveau je me sentis inquiète. Tout cela m'était si étranger. Qu'était cette dame qui montrait de l'humeur à une inconnue. Hadrien m'expliqua, le plus naturellement du monde: «Maman est désormais, et pour toujours je le crains, d'une autre planète. Elle a vécu très durement. J'étais un enfant, je ne pus deviner. Maintenant elle vit dans la crainte de manquer d'argent. Croyez bien que c'est comme – il hésite – comme une folie douce. Aussi blâme-t-elle chacun de mes gestes...

Il parla, il parla longtemps. Nous avons maintenant quitté la table. Les bûches étaient tombées dans l'oubli du temps qui fit flotter leur flamme.

À neuf heures, je me disais : « Jamais, jamais. Dissimule bien ta pensée, car il est aussi fou que sa mère est folle. Attends jusqu'à demain, et fuis. » À dix heures je pensais : « Comme il est fin. Tu ne cours, tu ne courras jamais aucun risque à côté de cet homme. » Une demie sonna, et je me disais : « C'est ton devoir, ton devoir, ton devoir. » Avec tout ce que le mot comporte d'amertume à vingt ans. Onze heures, nous étions toujours là, rieurs je crois, ayant dépassé les confidences. Mais un mot me hantait, un mot qu'un ami lui avait dit, un ami simple, un ami honnête et bon : « Tu es riche mais tu seras seul. » Je ne pouvais admettre ce mot. Mon devoir était de protester.

Par moment je m'en amusais. Riche. Hadrien était-il riche ? C'était si aisé de comprendre, de le connaître, de le percer à jour. Mon ascendance de banquiers, et je ne sais quelle habitude de lier ensemble les éléments des conversations, tout me disait que ce trésor avait dû être de l'ordre de deux ou trois, ou quatre cent mille francs d'or. Qu'était-ce cela ? J'avais connu des hommes qui les avaient perdus en quelques tours de cartes. Combien pouvait-il avoir racheté cette Devinaize ? Cela m'était moins aisé à supputer. J'ignorais tout de ces pays. De ce domaine. Qu'était-ce au plus exact ? une maison de maîtres, une ferme, et quelques hectares...

Je regardais Hadrien, j'oubliais mes calculs. *Tu seras riche mais tu seras seul.* Il était affreusement seul.

Jusqu'à sa manière de me sourire comme un chien qui nage, tout de lui disait sa solitude. Pauvre

garçon qui avait aimé sa mère plus que tout au monde, et c'était pour la voir maintenant déchuë, se priver de manger parce qu'il y avait une bouche de plus à table. Et lui savait ce mal incurable et ridicule, cette folie de la misère, folie réelle entre toutes, dérisoire maladie. On connaît des fous qui se croient empereurs, et qui répandent le gravier, croyant jeter devant eux les diamants à poignée. Heureux fous !

Et puis nous sommes montés. Il marchait de ce grand pas aisé de chasseur, de fouleur de roseaux. Je l'eusse regardé marcher jusqu'à la fin du monde. Il s'enquit d'une lampe, puis il rit : « J'oublie toujours que je viens de faire poser l'électricité. » L'ampoule donnait un air de grand cerisier fou à cette chambre blanche. Je ne reconnaissais rien, parce qu'il n'y avait plus rien à reconnaître. Il me fit un lit, sachant si bien prendre les draps dans les armoires, les taies dans les tiroirs, et de le voir dans le travail, plein d'aisance, me donnait envie de lui sauter au cou. Il bousculait les meubles, mais sans bruit.

Et quand, plus tard, je fus seule, quand j'eus éteint, brusquement le carré de ciel me fut familier. C'était tout ce qui restait d'autrefois : une embrasure de fenêtre.

II

O ù serais-je aujourd'hui, si je ne m'étais pas réveillée dans un matin pluvieux? S'il n'avait pas plu durant une grande semaine? Car je m'éveillai, bercée d'un bruit soyeux que coupait de temps à autre un petit hoquet de tôle; la pluie sur la tuilée et sur les grands arbres feuillés murmurait comme une eau qui bout; mais je ne saurais dire, aujourd'hui encore lorsque j'entends pleuvoir, pourquoi les tôles, par intermittence, ont l'air de recevoir un coup plus sourd.

Je ne voyais rien que le ciel. Encore était-ce une brume, un brouillard sans saison. J'avais oublié où j'étais. Les lieux que nous avons autrefois habités demeurent familiers à notre inconscient; j'avais prévu que je ne dormirais pas; j'avais pensé, lumière éteinte et regardant ce carré de fenêtre, à ces gens qui, bien proches de moi, m'étaient plus qu'étrangers. Car cette femme m'avait offensée, et ce grand garçon qui croyait m'aimer, qui retenait les mots sur ses lèvres, je le détestais de me guetter, d'oser disposer de moi. Cette longue attente dont il s'était prévalu, bien loin qu'elle me touche, elle me hérissait. Il était de cette race guetteuse, aux vêtements roux, qui se poste parmi les arbres. Les chasseurs me dégoûtent, qui veulent voir leur gibier; ils vous

racontent leurs émotions d'idylle, et quelle est leur joie fraîche, à écouter vivre les bêtes. Puis ils tuent. C'est de l'indiscrétion. Ma préférence allait à d'autres hommes, qui braconnent, posent des pièges, jettent un réseau, allument une brusque lanterne : ceux-là ne sont point de faux amis des bêtes. Ils les veulent, et ils disent qu'ils les veulent, sans regarder au choix des moyens. Ce sont des cambrioleurs de forêt. Leur déloyauté est une loyauté.

L'air était humide, il faisait presque froid. Seule la lumière égale empêchait que cette ambiance fût le climat d'une cave. J'aimai mon lit, ma chaleur. Tant que je ne bougerais pas, j'étais sauvée. Rien n'est plus curieux que notre vie de société : une mince porte nous protège de tout. Je pouvais me laisser mourir de faim. Je pouvais fuir par la fenêtre. Autrefois, j'étais sortie ainsi... Mais dans quelle chambre étais-je ?

Je fus à la fenêtre pieds nus et sans aucun bruit : les arbres proches n'étaient déjà que fantômes dans le coton gris. Par temps découvert j'eusse eu la plus jolie vue, sur les étangs. C'était l'ancienne chambre d'Ymotis. Je ne voyais rien, sinon que j'habitais le deuxième étage. On ne s'enfuit pas d'un deuxième étage. Je regagnai mon lit, sa douceur, sa tiédeur, et là, les idées changées par ma course et, mieux éveillée, je dus reconnaître mes fautes.

Ce garçon, c'est vrai, j'étais autrefois sortie le rejoindre, dans le mystère des nuits. Il m'avait baisé les mains, il m'avait serrée dans ses bras, avec une grande douceur, un élan de jeunesse et beaucoup d'innocence. Et n'étais-je pas allée me promener

avec lui, un jour sur les étangs ? Ne lui avais-je pas ce jour accordé un baiser, pour le dédommager de tous les ennuis qu'il aurait, quand nous fûmes surpris ? Maudite générosité (car je n'avais pour lors aucun souvenir d'avoir été amoureuse) qui me poussait souvent beaucoup plus loin que mes sentiments véritables.

Et maintenant ?

Il m'avait dit, hier, que je lui avais promis de lui écrire. Sur mon âme, je l'avais oublié. Rentrée chez moi, oui, je m'en faisais l'aveu, je n'avais plus une seule fois pensé à lui, et que je lui dusse une lettre.

Autre faute : pourquoi étais-je restée, hier ?

Pourquoi étais-je entrée ? C'est l'amour de nous-mêmes qui nous coûte le repos. Je m'étais attendrie sur moi ; j'avais voulu revoir ma jeunesse de pensionnaire ; et même dans l'instant où ce jeune inconnu me disait qu'il n'y avait plus ici de pensionnat, j'avais voulu réentendre le bruit de mes pas dans le corridor.

Mais bah ! Rien n'était encore perdu. J'allais partir, et pas plus tard que ce matin.

Quand je fus bien assurée de cela, je fis ma toilette chantant entre mes dents. La pluie ? Je me moquais bien de la pluie. Hadrien attellerait. Que diable, dans ce pays aussi il devait y avoir des capotes de cuir, des parapluies, tout ce qu'il me faudrait pour gagner ce tram très naïf qui risquait de vous jeter hors du banc à chaque virage.

Quand je fus dans cette salle, dans ce curieux atelier de peintre sans peinture, un feu m'attendait,

un plateau, la théière sous son cosy. Mais sur ma tasse, une carte, de celles qu'on fait chez moi pour Noël. « *Merry Christmas* », un carrosse, des chiens... Pourquoi me mettait-on cette carte, au mois de mai ?

Je la pris, je l'ouvris. C'est le geste que chacun eût fait. De ma main, deux mots :

« *Toujours. Suzan.* »

Je posai cette carte avec accablement. Je n'avais plus faim, plus soif. Un piège venait de se fermer sur moi. Me connaissait-il donc si bien, cet homme, mon ennemi (ou peut-être plus simplement mon partenaire, le joueur en face de moi dans la terrible et ridicule partie de la vie), qu'il me plaçât son jeu dans la main ?

J'ai passé ma vie à tenir mes promesses. Non que cela serve jamais de rien, je le sais, je l'ai vu, mais je ne saurais en user différemment. Et si c'était à refaire, je recommencerais. Ce sont choses que l'on dit à mon âge ; mais j'avais alors à peine plus de vingt ans, je me contentais de les vivre. Je regardai mon thé se décolorer sous sa tranche de citron : *Toujours. Suzan.* J'avais signé une traite. Le mieux est que j'ignorais quand.

Quel diable avait tenu ma main, cette année-là ? Mangeant mon porte-plume, ayant une dernière carte devant moi, ayant épuisé la liste de tous mes amis, pourquoi avais-je écrit à cet Hadrien Praz, mon petit amoureux d'un jour, mon soupirant naïf, sinon par amusement de jeune étourdie : *Toujours.* C'était une vilénie.

Comme il était en droit de m'attendre, après un tel mot !

L'ingénieux garçon ! Tout ce qu'il m'avait conté hier me revenait, mais coloré différemment. Nous sommes indulgents à nous-mêmes, et l'amour nous flatte toujours. Hier, je trouvais cet homme fat, affreusement « personnel », prenant plaisir à me raconter de vingt manières différentes la grande aventure de ses proches années, et comment de petit épicier il était devenu propriétaire de cette haïssable maison. Aujourd'hui, je comprenais : c'était un amoureux qui faisait sa cour : « Pour toi, j'ai voulu reconquérir ce domaine. Pour toi, durant des jours et des nuits j'ai fait travailler mon ingénieux esprit de terrien qui, sans les connaissances exactes arrivera cependant où il veut atteindre, par un mélange d'instinct, de ruses, de ténacité, d'inlassable souplesse à l'événement. Pour toi ! Pour toi ! Pour toi ! Et tu ne venais pas. »

D'où, ces mots : *Vous êtes ici, je vous garde.*

C'était affreux. Je n'osais plus sortir de mon fauteuil. La pluie tombait, qui tomberait ainsi jusqu'à la fin du monde. Il y avait des bruits de pas sur la terre, et le sol résonnait comme une poutraison sourde. Était-ce le fermier ? Ces voix grasses, ce langage qui m'avait autrefois amusée parce que je n'en pouvais comprendre un mot. Là-haut, le trottement d'une femme : la petite vieille ou une chambrière ?

Mais quand le temps avait passé, quand mes yeux revenaient des ombres, de la fenêtre grise, je retrouvais l'amusante carte de Noël : *Toujours. Suzan.*

On ne pouvait vraiment dire plus en moins de mots.

Quand ce garçon entrerait, geignant, gémissant comme un petit clerc d'huissier qui vous ayant prêté quelque argent exige pleurardement son remboursement d'usurier, je ne me laisserais pas attendrir. On n'a que sa vie. Oui, j'avouerais ma faute : faute inconnue de moi, hier encore.

Cet homme n'entra pas en geignant. Il était grand, gai, heureux comme un épagueul qui revient des marais. Il s'encadra dans la porte, mal couvert mais bien défendu de la pluie par je ne sais quelle extravagante pèlerine qui lui donnait un air de Moyen Âge.

— Venez ici, Suzan, je ne peux pas entrer et j'ai pour vous...

Il avait pour moi un bouquet d'herbes. Oui, des herbes. Neuves comme au paradis. Neuves comme sous le glacié des vieux tableaux flamands. Myosotis dégénérés ou sauvages, plus petits que du mouron, têtes de graminées. Il me tendit ce bouquet, en laissant tomber de larges gouttes d'eau. Il s'en alla déposer son manteau.

Je me sentais tremblante : cet homme-là, ce rieur animal, oui, je pouvais l'aimer. Il sentait le feuillage. Plus tard, quand ma joie et mes peines auront été plus grandes, j'ai retrouvé cette odeur.

III

IL y a dans la folie de la vie un parfum qui nous tente, comme la valériane enamoure les chats.

Que j'eusse ma valise : je partais.

Mes objets m'eussent parlé ce langage de bonhomie et de raison forgé par le quotidien. La poésie n'y résiste pas. Mais le dépaysement fut si total qu'il était en lui-même un jeu.

Il pleuvait. Il pleuvait comme dans ce pays seul on peut voir tomber la pluie. C'est une institution, une fondation, un monde dans le monde. La pluie tombe comme l'air est entre les choses.

Hadrien faisait dix pas dehors, il était aussi trempé qu'un scaphandrier. Donc je fus prisonnière, et c'était un amusement.

Je disais :

— Pardonnez-moi. Mais je n'étais qu'en promenade, et me voici naufragée. Je ne puis vivre sans linge.

Hadrien partit, en eut pour la demi-journée mais, muni d'un mot de ma main, il m'apporta ma valise. Je me crus sauvée. Deux jours, et le soleil reviendrait. Deux jours passèrent. Alors je demandai un peu d'eau chaude, je fis un petit savonnage, Martha, la bonne qui était la meilleure fille du monde, me plaignit :

— Eh, mademoiselle, on ne peut rien sécher. L'air déjà vous rendrait humide. Donnez-moi ça...

De tour ingénieux en tour plus ingénieux, je fus au bout de mes possibles. Alors je parlai encore à ce compagnon charmant :

— Si nous étions mari et femme, à peine ces choses seraient-elles plus faciles. Pouvez-vous courir m'acheter n'importe quoi...

— Où? dit-il. À Vigneules? Nous ne tenions pas de mercerie. Et à Boissières, ce que nos paysannes achètent ne vous conviendrait pas.

Il riait gaîment. Puis il disparut.

Quand il revint, le soir, j'étais morte d'ennui.

Mais il rapportait les choses les plus drôles du monde : il était retourné jusqu'à Nozières, avait fait des folies. On ne peut pas ne pas aimer un homme qui se trompe si gentiment. La plus petite robe verte, j'aurais été sauvée : il aimait le bleu de ciel, il m'avait donc voulue à son goût. Je me regardai au miroir : cela me rendait jaune. Mais il avait trouvé une robe encore chaude disait-il, chaude... et qui était brune. J'eus l'air d'une petite sœur des pauvres, mais c'est celle-là que je portai. Elle me brûlait la peau et me donnait une perpétuelle envie de me gratter.

Et puis, un beau jour, je m'éveillai à cinq heures du matin. Sans avertir on avait tiré ce rideau opaque qui recouvrait le monde, les hirondelles criaient à plein ciel, l'air était comme du champagne, ouvertes les portes de ma prison.

Je sortis du lit. Avant six heures j'étais dans la cour, je partis sur le chemin de sable.

Il avait plu si régulièrement que l'herbe n'était pas couchée. Le monde était neuf, trop gras peut-être, mais l'air si léger qu'on pardonnait tout.

Quand je revins, et bien avant La Devinaize, je vis accourir mon grand compagnon. Dès qu'il fut proche il me prit dans ses bras, me couvrant de baisers, et si fort et si fort, qu'enfin moi aussi je lui rendis un baiser qui venait, je pense, de ma joie à être. En lui j'embrassais le matin, le beau temps revenu.

— J'ai cru que tu étais partie, dit-il.

Il avait les yeux heureux, mais creux.

— Je t'ai entendue ouvrir la porte, et, si tôt, j'ai pensé à tout sauf à toi. Ensuite j'ai eu peur. Je suis monté, j'ai frappé, j'ai ouvert... Je suis descendu, j'ai pris le cheval et d'un trait jusqu'à Vigneules. Là j'ai compris que tu étais sur d'autres chemins.

Il sourit, si bonnement, mais cela faisait craquer un douloureux masque. On ne revient pas du malheur d'un seul coup.

Il achevait :

— Promets-moi que tu ne repartiras jamais plus.

Je l'embrassai encore. Tout était simple, je promis, et vingt-huit ans sont passés.

Je retrouve encore, aussi neuf que ce jour-là, ce sentiment trompeur : je me crus nécessaire. Et se sentir nécessaire serait si doux, si exaltant que peu d'êtres, je pense, sauraient demeurer froids devant l'espoir qu'ils vont combler le vide, la solitude d'un autre humain.